

Le village qui ne dormait jamais

Pont-Salomon s'apparente presque aujourd'hui à une ville fantôme. Ce fut pourtant une cité industrielle renommée.

Briquettes rouges et vitrail à l'effigie du patron. L'église de Pont-Salomon contraste avec le bâti religieux en pierre volcanique de la Haute-Loire. Sur la route qui serpente jusqu'à la rivière, toujours ces briques. Elles semblent avoir façonné un village entier. Pour percer le mystère, un habitant, Joseph Gourgaud, 64 ans, guide volontiers le passant. « Ici, c'est une usine qui a précédé la bourgade. » Agé de 3 ans lorsque ses parents ont emménagé ici, cet ancien enseignant n'y a jamais travaillé. Son père si, pendant quelques années.

En 1842, Alexis Massenet, capitaine d'industrie, achète les bâtiments hydrauliques des meuniers et des papetiers du lieu-dit Pont-Salomon. Il en fera les locaux de la future usine à faux. Pierre-Frédéric Dorian reprend

FABRIQUE
Au bord de la Semène, les ateliers abandonnés de l'usine à faux.

l'affaire en 1854. Fleury Binachon en est le directeur.

Un édifice long de 100 mètres et haut de deux étages se découvre sur la gauche. « C'est la Caserne, précise Joseph Gourgaud, 56 familles d'ouvriers dormaient là. » Bientôt, 1 400 personnes s'installent à Pont-Salomon. « Une journée de travail suffisait à payer le loyer mensuel. » Mariages et baptêmes se multiplient. La création de la commune s'impose en 1865. « Tous les maires, jusqu'en 1945, n'étaient que des Binachon. Cela montre à quel point l'usine a marqué le village ! »

Sur le parking, devant la Caserne, quelques gamins roulent avec leurs trottinettes. Jadis, les enfants d'ouvriers y jouaient aux billes. Ici se tenait l'école, déplacée ensuite de l'autre côté de la route. Sur la façade, la trace d'un vitrail, les marques d'une porte. Empreintes de la chapelle, antérieure à l'église,

construite en 1860. Des jardinets abandonnés bordent la Semène, affluent de la Loire. Adeptes de Fourier, Dorian militait pour le bonheur des ouvriers, la proximité avec ses équipes. « Bibliothèque, infirmerie, caisse de secours, détaille Joseph Gourgaud : tout était payé par l'usine. »

Un barrage détourne la rivière vers un canal. L'eau qui l'emprunte alimente le prochain atelier, occupé aujourd'hui par le musée de la Faux. A l'intérieur, le courant entraînait la roue qui actionnait le marteau servant à aplatir l'acier chauffé à 1 000 degrés et à lui donner l'apparence d'une lune. Des conditions de travail difficiles. Le bruit, la chaleur, jour et nuit. « La vie, à Pont-Salomon, était rythmée par ce vacarme. Quand le silence se faisait, les enfants se réveillaient ! » s'amuse Joseph Gourgaud, qui propose alors d'« aller dans les entrailles ». Après le pont, il faut encore parcourir quelques centaines de mètres.

Voici l'Alliance. L'un des six sites sur les sept que totalisaient les usines de faux. Un panneau rouge indique : « Entrée interdite à toute personne étrangère au service ». Décidé, Joseph Gourgaud repère un passage. Une allée où l'herbe a poussé. De part et d'autre, des ateliers. Les fenêtres cassées laissent entrevoir les étagères. Des montagnes de rebuts de faux. Des chaises à la renverse, des lampes qui pendent. Les murs ont noirci. Quelques portes sont restées entrouvertes. « Ce site était le plus impressionnant. Sur les 20 opérations que compte la fabrication de la faux, 19 étaient réalisées ici. » Deux cents ouvriers pour 300 000 faux à l'année, exportées dans le monde entier. Depuis 1998, plus de faux, seulement des fourches. La vie s'est déplacée dans le haut du village. Le trésor est resté en bas. ●

Pour les enfants :
Vulcanino, le secret de la lune,
par Joseph Gourgaud.
Édité à compte d'auteur, 2012.

